

Lucie Dumais et Véronique Boudreau : *Femmes et sciences. Au cœur des débats institutionnels et épistémologiques*

Claire Deschêne

Volume 11, Number 1, 1998

Éducation et émancipation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057986ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057986ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deschêne, C. (1998). Review of [Lucie Dumais et Véronique Boudreau : *Femmes et sciences. Au cœur des débats institutionnels et épistémologiques*]. *Recherches féministes*, 11(1), 304–307. <https://doi.org/10.7202/057986ar>

Lucie Dumais et Véronique Boudreau (dir.) : *Femmes et sciences. Au cœur des débats institutionnels et épistémologiques*. Ottawa, ACFAS-Outaouais, 1996, 118 p.

Sous la direction de Lucie Dumais et Véronique Boudreau, ce livre regroupe les textes des communications et tables rondes ayant pour thème «Femmes et sciences» qui, à une exception près, ont eu lieu, entre novembre 1995 et mars 1996, lors des activités de l'ACFAS-Outaouais. Les auteures nous invitent à partager avec des personnes de diverses disciplines, d'âges variés et privilégiant des approches d'analyse différentes plusieurs regards et interrogations autour de ce sujet.

Ce recueil arrive à point nommé dans une période où la question des femmes en sciences acquiert une acuité nouvelle. L'enjeu économique que représente la relève scientifique, et plus particulièrement la relève féminine, préoccupe de plus en plus les instances publiques et le secteur privé. De par son hétérogénéité des angles d'approche, ce livre intéressera non seulement les spécialistes de la problématique des femmes en sciences, mais également les personnes-ressources qui s'interrogent sur la pertinence de leurs actions.

La première partie de l'ouvrage traite de «questions institutionnelles». Bien que les obstacles structurels empêchant les femmes de s'engager dans des professions scientifiques aient été levés au cours des dernières décennies, la science demeure une institution masculine où les femmes sont encore susceptibles de vivre des situations pouvant les marginaliser. Un des grands mérites de ce livre est de présenter des stratégies éprouvées ou à mettre en place pour améliorer la situation des femmes en sciences. La seconde partie porte sur les sciences comme mode de pensée, abordant ainsi des «questions d'ordre épistémologique et méthodologique». Elle permet, entre autres choses, de situer la question des femmes et de la science dans un contexte analytique et critique plus vaste.

La première partie débute par un article très documenté de l'historienne Marianne Gosztonyi Ainley sur la place des femmes scientifiques au Canada. Son étude retrace la carrière de femmes ayant travaillé en géologie et en biologie végétale, deux des premières «sciences classificatoires». Elle s'interroge sur la hiérarchisation du travail dans ces deux disciplines en pleine croissance au début du siècle. Les femmes en géologie ont toujours été moins nombreuses qu'en biologie végétale et cantonnées principalement dans les travaux les moins considérés, comme le travail de laboratoire par opposition au travail sur le terrain, réservé aux hommes. Si les femmes en sciences végétales bénéficient de meilleures possibilités quant à l'obtention de postes et d'avancement, elles souffrent aussi, à un degré moindre, de discrimination systémique. Ainley conclut que, bien que la situation varie d'une discipline et d'un établissement à l'autre, il existe, encore aujourd'hui à un degré moindre, une division sexuelle du travail perpétuée par une discrimination systémique dont l'origine remonte à la constitution même de ces disciplines.

Suivent deux tables rondes complémentaires impliquant, d'une part, des femmes de carrière venant de secteurs différents et, d'autre part, des étudiantes inscrites aux cycles supérieurs. On leur a demandé de discuter de leur réalité disciplinaire, de l'intégration ou de la résistance aux normes sociales masculines

de leur discipline respective ainsi que de la modification des professions due à la présence des femmes.

La première table ronde, animée par la sociologue Lucie Dumais, regroupait quatre chercheuses¹. Elles racontent la compétitivité et les normes de conduite masculines, les critères de sélection et de promotion différemment appliqués, la linéarité attendue des trajectoires professionnelles, l'isolement. En contrepartie, elles notent l'impact positif des conventions collectives, des programmes d'action positive et de la loi sur l'équité en emploi. Ces femmes posent, entre autres, l'intéressante question de la conformité au modèle masculin ou de la transformation de la culture scientifique par les femmes. Elles soulignent, comme éléments de changement, l'impact positif du nombre de femmes et de leur degré d'engagement personnel et l'importance des réseaux officieux et officiels de femmes. On ne peut s'empêcher de noter un décalage dans les expériences et les réalités disciplinaires respectives de ces femmes. Par contre, elles se rejoignent grandement lorsqu'elles discutent du potentiel novateur et de la créativité des femmes.

La seconde table ronde, animée par Louise Dandurand, secrétaire générale du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, met en lumière le point de vue de quatre étudiantes² des cycles supérieurs. Elles s'entretiennent sans contrainte de leur cheminement, des modèles féminins ou masculins et des encouragements qu'elles ont ou n'ont pas eus, du sentiment de déguisement qu'elles ont ressenti. Elles racontent ce qu'elles vivent dans leurs milieux respectifs, la recherche, les rapports hommes-femmes, la conciliation vie familiale-carrière. Elles sont partagées quant au féminisme en science. Il ressort cependant de leurs préoccupations et opinions que, «même s'il y a des acquis, le fait d'être une femme dans une carrière scientifique et universitaire exige encore qu'on exerce vigilance et qu'on relève des défis» (p. 52).

La communication suivante est de Monique Frize³. Elle s'interroge sur la féminisation du domaine de l'ingénierie (au Canada, les femmes sont moins de 20 p. 100 au premier cycle dans les facultés de génie et moins de 6 p. 100 dans la profession)⁴. En soulignant l'importance des emplois à caractère technique pour notre avenir économique, Frize insiste sur les stéréotypes sociaux encore présents dans notre société, lesquels découragent les femmes de considérer des carrières en génie. Elle retrace les études et actions concrètes qui ont eu lieu récemment au Canada pour l'amélioration du statut et de la présence des femmes dans la profession et dans les écoles d'ingénierie. Elle rappelle également les recommandations les plus importantes à renforcer pour inciter davantage les femmes à opter pour une carrière scientifique, pour améliorer l'enseignement des sciences et pour mettre en place des politiques d'équité.

-
1. Donna Mergler (neurophysiologiste), Susannah Scott (chimiste), Yolande Dalpé (mycologue) et Peta Tancred (sociologue).
 2. Julie Anderson (philosophie) et Véronique Boudreau (sociologie), de l'Université d'Ottawa. Pascale Martineau (sciences de l'environnement) et Janet Wyman (sciences biologiques), de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).
 3. Professeure en génie électrique et titulaire depuis l'automne 1997 d'une des cinq chaires canadiennes du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada (CRSNG) sur les femmes en sciences et en génie.
 4. Source : Communiqué de presse du Conseil canadien des ingénieurs, Ottawa, décembre 1996 (site Web : www.ccpe.ca).

La partie épistémologique de l'ouvrage propose deux communications, faisant la synthèse des travaux de recherche d'Isabelle Lasvergnas et de Claudie Solar, lesquelles sont suivies d'une table ronde finale sur le thème : «La «science féministe», de quoi s'agit-il?»

Au fil du récit fort intéressant de sa démarche personnelle, Isabelle Lasvergnas présente une analyse sociopsychanalytique des modes cognitifs propres à la pensée scientifique occidentale et de l'exclusion des femmes par rapport à la parole scientifique. Tout en résumant plusieurs axes de recherches qui traitent du rapport des femmes à la science, elle souligne qu'une interrogation critique sur ce sujet ne peut être unifiée théoriquement, mais qu'elle bénéficie d'une multiplicité d'éclairages. Elle propose plus particulièrement ici de revisiter l'approche psychanalytique qui traite du corps, dans la mesure où celui-ci aurait servi de référent à la socialisation différenciée selon les sexes et à l'élaboration des sciences. L'expérience biologique différente selon le sexe aurait des répercussions sur les modes inconscients de pensée, les modes dits féminins ayant été largement refoulés dans notre culture et la «ratio occidentale». Elle suggère une déconstruction qui nous éloignerait de la quête de l'unicité pour glisser tout d'abord vers la dualité, puis vers la polysémie et la polymorphie.

Claudie Solar étudie la question du genre dans le processus d'éducation aux sciences. Elle s'attaque en particulier au postulat qui tend à maintenir séparées selon le sexe les sphères d'action et de pensée. Ce postulat suggère que les femmes sont moins aptes, en raison de leur nature, à participer à l'élaboration de la science que l'on croit neutre, rationnelle, objective et rigoureuse. Ce paradigme «naturaliste» imprègne non seulement le développement des sciences mais également les politiques et pratiques institutionnelles. Solar scrute l'enseignement des sciences, ceux et celles qui les enseignent, qui les étudient et qui les pratiquent. Avec d'éloquents témoignages à l'appui, elle démontre que les femmes dans ces domaines d'activité ont à surmonter des obstacles subtils mais bien réels. Elle rappelle ici quelques actions positives permettant d'attirer et de retenir les femmes en sciences.

La dernière table ronde, animée par Caroline Andrew, professeure de science politique à l'Université d'Ottawa, réunit quatre universitaires⁵ spécialisés en sciences sociales pour discuter de l'émergence ou non d'une «science féministe». De ce débat animé, nous retenons en particulier les éléments suivants. D'abord, bien que la science, prise comme système d'idées, soit imprégnée d'une perspective masculine, cela n'en fait pas nécessairement un système déformé, mais plutôt un système présentant une possibilité de vérité perfectible, en particulier par l'inclusion d'autres perspectives comme celles des femmes⁶. D'autre part, s'il est désormais clair que la science n'est pas neutre, elle peut cependant tendre vers l'objectivité. Quant à l'existence d'une science féministe, les spécialistes constatent qu'elle n'est pas constituée aujourd'hui en un corpus construit et articulé, comme on pensait pouvoir le faire à une autre époque, et que le sujet universel «femme» est mort, entraînant avec lui le déclin

5. Marie-Andrée Bertrand, dans le domaine de la criminologie à l'Université de Montréal, Roberto Miguelez, dans celui de la sociologie à l'Université d'Ottawa, Chantal Maillé, à l'époque directrice de l'institut Simone-De Beauvoir à l'Université Concordia, et Cécile Coderre, dans le domaine du service social à l'Université d'Ottawa.

6. Voir le concept de *standpoint* de Sandra Harding dans *The Science Question in Feminism*. Ithaca, Cornell University Press, 1986.

d'une certaine utopie de la pensée féminine. Par contre, l'émergence de champs de connaissance articulés, principalement construits par des femmes, par exemple les rapports sociaux de sexe, constitue des avenues prometteuses. Ces critiques et recherches faciliteront peut-être le repositionnement de la science et l'émergence de ce que Harding a appelé la *successor science* (c'est-à-dire une science plus modeste devant la critique et capable d'autocritique).

Claire Deschênes
Chaire CRSNG/Alcan pour les femmes
en sciences et génie au Québec
Université Laval

Nadia Fahmy-Eid (dir.) : *Femmes, santé et professions. Histoire des diététistes et des physiothérapeutes au Québec et en Ontario, 1930-1980 : l'affirmation d'un statut professionnel.* Québec, Fides, 1997, 364 p.

Nadia Fahmy-Eid et son équipe se sont basées sur de la documentation provenant des associations professionnelles et des gouvernements et sur des témoignages de plusieurs professionnelles pour dresser un tableau comparatif de l'évolution de deux professions majoritairement féminines, la diététique et la physiothérapie, et ce, au Québec et en Ontario.

L'histoire racontée est celle des luttes que ces deux professions ont dû mener pour leur reconnaissance et leur autonomie tant dans le monde de la santé, lieu principal de leur pratique professionnelle, que dans le monde universitaire, lieu de leur formation.

Les diététistes ont, dès le départ, maintenu un lien non exclusif avec le milieu de la santé en intégrant à leur pratique trois champs principaux : la diétothérapie (plus médicale), la gestion des services alimentaires en établissement (hôpitaux et écoles) et dans le milieu commercial ainsi que l'éducation du public. Cette diversité et l'élaboration d'un corpus de savoir plus distinct de la médecine les ont aidées à acquérir une certaine autonomie.

Dès le départ, les physiothérapeutes ont lié leur pratique professionnelle exclusivement au monde de la santé et elles ont eu à lutter constamment contre leur subordination au corps médical et plus particulièrement à celle des physiatres.

Les luttes que ces professions ont eu à mener se sont principalement faites par la voie de leurs associations professionnelles et elles ont eu lieu dans de nombreux secteurs. Notons les aspects suivants : l'élargissement de la base scientifique dans leur formation, leur champ de pratique en milieu hospitalier (positionnement par rapport aux médecins, aux infirmières et aux infirmiers, aux autres professionnels et professionnelles de la santé et, plus récemment, par rapport aux techniciennes et techniciens formés au collégial), leur reconnaissance au sein de la législation professionnelle (ordre professionnel) et leur salaire (mouvement syndical).

L'ouvrage sous la direction de Fahmy-Eid souffre d'une faiblesse majeure lorsqu'il analyse la formation des diététistes. Au chapitre 4, les auteures font, pour les diététistes, une distinction très nette entre le milieu francophone (qui s'est associé à la médecine) et le milieu anglophone (qui s'est associé à